



Le gardien du cimetière



Jean Ray



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



Le gardien du cimetière



Jean Ray



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

– La raison pour laquelle je devins le gardien du cimetière de Saint-Guitton, Monsieur le Juge d’Instruction ?

– Mon Dieu, la voici : la faim et le froid. Imaginez-vous quelqu’un, vêtu d’un complet d’été, ayant fait soixante kilomètres séparant deux villes, celle où on lui a refusé tout travail et tout secours, et celle qui fut son dernier espoir. Imaginez-vous cet être nourri de cinq carottes glacées sentant le purin de l’engrais et de pommes reinettes, aigres et dures, oubliées sur l’herbe d’un verger désert ; imaginez-le, trempé par une pluie d’octobre, courbé sous de grosses rafales qui accourraient du Nord, et vous aurez devant vous l’homme que je fus, lors de mon arrivée dans la banlieue de votre sinistre ville.

J’entrai dans la première maison, qui est une auberge à l’enseigne des Deux Pluviers, où le patron charitable me réconforta de café chaud, de pain et d’un hareng-saur et où, au récit de ma détresse, ce brave homme m’apprit qu’un des gardiens du cimetière de Saint-Guitton venait de partir et que l’on cherchait un remplaçant.

Pourquoi les morts m’auraient-ils fait peur ? Les vivants m’avaient tant fait souffrir. Pouvaient-ils être plus méchants que ces derniers ?

Vous cacherais-je ma joie d’avoir été agréé sur le champ par les deux gardiens restants qui semblaient avoir pleins pouvoirs sur le cimetière et les affaires qui s’y rattachaient ?

Non, car je reçus de suite de chauds vêtements et un repas, ah ! mais quel repas ! De larges tranches de viande rouge, des pâtés ruisselants de jus, des fritures aussi copieuses que dorées. Quelques mots maintenant sur le cimetière de Saint-Guitton ; c’est un immense champ de repos où l’on n’enterre plus depuis vingt ans. Les pierres tombales y sont effritées et ont leurs inscriptions mangées par les lichens et les pluies. Des monuments funéraires y sont tombés en ruines. D’autres ont été engloutis par des effondrements partiels et émergent en quelques centimètres de pierre grise. Une sorte de brousse hâve a envahi les allées, et les pelouses en sont comme une jungle.

La municipalité qui est pauvre, et qui envoie maintenant ses morts dormir dans l’immense nouveau cimetière de l’Ouest, avait caressé l’espoir de convertir la nécropole en terrains industriels.

Mais les manufacturiers n’en voulurent point, aussi superstitieux sans doute que les banlieusards,

qui, le soir, autour de leur petit feu, bourré de coke, en entendant le vent se plaindre dans les vilains ifs du cimetière de Saint-Guitton, racontent d'horribles histoires de revenants.

Il y a huit ans, la face des choses changea.

Peu de temps avant sa mort, la richissime duchesse Opoltchenska – noblesse russe ou bulgare – proposa à la ville d'acheter le cimetière désaffecté pour une somme fantastique, à la condition qu'elle put y avoir sa tombe et qu'elle fut la dernière inhumée.

Elle ajouta que le cimetière serait gardé nuit et jour par trois gardiens aux frais desquels un legs pourvoyait. Deux de ses anciens serviteurs étaient désignés, un troisième était à adjoindre ; je le répète, la ville était pauvre, elle accepta d'emblée.

Aussitôt une foule d'ouvriers s'occupa d'ériger dans le coin le plus reculé du cimetière un vaste mausolée, des dimensions d'un petit palais, et le mur d'enceinte fut triplé de hauteur et hérissé d'hallebardes de fer.

Le mausolée fut à peine achevé qu'il reçut la dépouille de la duchesse. Le monde n'avait vu dans tout cela qu'une pointe d'originalité : la millionnaire, s'étant fait enterrer avec des bijoux d'immense valeur, voulait mettre sa dernière demeure à l'abri des détrousseurs de tombes.

Et voici mon histoire.

Les deux gardiens m'ont fait excellent accueil.

Ce sont deux colosses à la mine de bouledogues. Pourtant ils doivent être de braves gens, car j'ai vu leur joie et leur énorme satisfaction devant mon bel appétit, et ce ne sont que les braves coeurs qui sourient à l'appétit des misérables.

En entrant en fonctions j'ai dû jurer la rigoureuse observation du règlement : ne pas quitter le cimetière pendant la durée de mon engagement (une année), n'avoir aucun rapport avec l'extérieur, ni chercher à en avoir. Ensuite ne jamais approcher du mausolée de la duchesse.

Velitcho, qui est strictement affecté à la surveillance de ce coin du cimetière, m'apprit que sa consigne était de faire feu sur n'importe qui s'approcherait de la tombe.

Ce disant, il braqua négligemment sa carabine sur une lointaine ramure de peuplier où sautillait une ombre minuscule. Le coup partit et un geai au plumage piqué d'azur dégringola.

Velitcho était un tireur remarquable.

Il le prouvait du reste tous les jours, car le cimetière fourmillait de lapins sauvages, de gros ramiers au

duvet opalin, et même de faisans qui fuyaient parfois, rapides, dans l'ombre des fourrés.

Ossip, le second gardien, le seul qui sortait du cimetière pour aller aux provisions, nous confectionnait d'exquis petits plats de gibier. Oh ! je me rappelle une étonnante galantine de volaille, figée dans un jus doré et qui fondait dans la bouche, onctueuse comme une crème de viandes tendres, de truffes, de pistaches, de piments et de graisse fine.

Mes journées se passent à manger et à me promener dans le mélancolique parc qu'est devenu le cimetière.

J'ai emprunté une carabine à Velitcho mais, piètre tireur, je ne parviens qu'à éveiller par-ci par-là un écho, qui passe alors pendant quelques secondes comme une pauvre plainte entre les tombes oubliées.

Le soir, dans notre petite salle de garde, nous nous réunissons autour du poêle calorifère, dont l'œil de mica rougeois malicieusement.

Au-dehors il n'y a que du vent et des ténèbres : Ossip et Velitcho parlent peu.

Leurs visages de trois quarts tournés vers la haute fenêtre badigeonnée de nuit, ils semblent toujours aux écoutes et ces grosses figures de chiens de garde semblent refléter l'angoisse.

Et pourquoi ?

Je souris à la superstition de leurs âmes frustes, et, en ces moments je me sens supérieur à eux ; oui, pourquoi l'effroi ? Au-dehors il n'y a que l'obscurité des nuits d'hiver, que la plainte aigre du vent.

Parfois, haut dans le ciel, des rapaces nocturnes crient à la mort, et lorsque la lune se tient petite et brillante dans le coin de la plus haute vitre, j'entends les pierres se fendre par le gel.

Vers minuit Ossip nous prépare une boisson chaude qu'il appelle « chur » ou « skur ».

C'est un breuvage presque noir, fleurant bon des plantes étranges. J'en bois avec un plaisir extrême, à peine la dernière gorgée est-elle avalée qu'une exquise chaleur me pénètre : j'éprouve un sentiment de bien-être inouï, je voudrais rire et parler, ne fût-ce que pour demander une seconde tasse, mais voilà que je ne le puis pas, une roue multicolore se met à tourner devant mes yeux et je n'ai que le temps de me jeter sur mon lit de camp, pour m'endormir aussitôt.

Non, je ne crains pas la nuit sur le cimetière. Ce que j'appréhende, c'est l'ennui, et c'est ce qui m'a conduit à tenir mon journal ou plutôt à tenir un livre

de mes impressions, car ce n'est à proprement dit pas un journal, n'ayant noté ni jour ni date.

C'est de ce cahier que j'extrais tous les passages relatifs à mon effrayante aventure, Monsieur le Juge d'Instruction, je n'ai pas voulu vous astreindre à lire de poétiques descriptions de tombes encapuchonnées de neige, mes idées sur Grieg et sur Wagner, mes préférences littéraires, ni mes élucubrations philosophiques sur la peur et sur la solitude.

*

Ossip et Velitcho me gâtent ! Que d'admirables menus ! Dire que l'autre jour, comme je n'avais pas montré le même appétit qu'aux autres repas, ils furent d'une inquiétude presque ridicule. Velitcho a reproché à son compagnon de n'avoir pas soigné le repas comme toujours, dans des termes d'une violence exagérée.

Depuis, Ossip ne fait que me consulter sur mes goûts et sur mes préférences. Ah ! les braves gens ! À ce régime, je devrais grossir comme une caille.

Il n'en est rien. C'est curieux, par moments je me trouve une mine extrêmement souffreteuse.

*

Hier, j'ai eu une première impression de peur. Pourtant, je dois avouer qu'il n'y avait matière qu'à un sursaut désagréable.

Entre chien et loup, comme je sortais d'une petite allée transversale, un cri affreux a déchiré le silence. Il me semble avoir vu Velitcho sortir de la maison de garde et s'enfoncer en courant dans les taillis.

Lorsque je suis arrivé au poste, j'ai vu Ossip regarder attentivement les fourrés assombris ; comme je lui ai demandé ce que c'était que cet appel, il m'a répondu que c'était un courlis. Le lendemain Velitcho m'en rapporta un qu'il avait tué.

Drôles de petites bêtes avec leur immense bec long comme une dague ; quelle vilaine clameur pour un oiseau, pourtant gracieux.

J'ai ri en palpant son duvet cendré, mais mon rire a sonné faux et mon impression d'angoisse ne s'est pas dissipée complètement, comme je l'aurais voulu.

*



Décidément ma santé n'est pas aussi brillante qu'elle devrait être. Pourtant je mange comme un loup, et Ossip se surpasse. Mais le matin une bizarre torpeur me tient encore au lit, alors que le soleil joue sur le carreau, que j'entends le coup de fouet de la carabine de Velitcho et le tintamarre des casseroles d'Ossip.

Une douleur sourde me tenaille la peau derrière l'oreille gauche. En regardant de près au miroir, je découvre une légère rougeur autour d'une minuscule boursoufflure de chair vive. C'est une petite plaie de rien du tout, mais elle me fait bien mal...

Aujourd'hui comme je battais les taillis, à l'affût de quelque ramier ou d'une bécasse, quelque chose a bougé dans les branches proches : j'ai vu un splendide coq-faisan, poussant sa tête fine entre deux brindilles ; l'occasion était trop belle, je tirai. La bête blessée s'enfuit devant moi, une aile pendante.

Bravement, je m'élançai et une poursuite assez longue commença. Soudain je m'arrêtai, abandonnant ma proie, je venais d'entendre une voix. Elle était rauque et plaintive. Des mots dans une langue inconnue sonnaient lamentables et presque suppliants.

Je regardai autour de moi. Derrière une lourde haie de cyprès et de sapins se profilait une masse sombre, le tombeau de la duchesse.

J'étais en terrain défendu.

Me rappelant l'avertissement de Velitcho, je battis en retraite, juste à temps pour voir ce dernier sortir du bosquet des conifères, nu-tête et pâle comme un mort.

Le soir, comme je l'observais, je vis une longue strie livide sur la chair de sa joue droite ; il me semblait qu'il faisait des efforts pour la cacher à mes regards.

*

Il n'est pas loin de minuit ; mes deux compagnons jouent aux dés ; tout à coup, mon cœur s'arrête, glacé de frayeur. Près de la maison, tout près, le courlis a crié.

Oh ! l'affreuse clameur !

On dirait que tout le cimetière Saint-Guitton crie son horreur.

Velitcho est resté immobile comme une statue, le cornet de cuir des dés aux doigts ; Ossip, avec un cri sourd, s'est rué vers le réchaud où le chur chauffait. Il m'a vraiment poussé la tasse dans les doigts et j'ai vu que sa main tremblait...

*

Oh ! comme j'ai mal ! la boursoufflure rose derrière mon oreille s'est agrandie. Au centre la petite plaie plus profonde saigne.

Oh ! j'ai mal ! j'ai mal ! j'ai mal !

*

Hier, je me suis promené le long de la muraille de la clôture est. C'est un endroit sinistre où je ne m'étais jamais aventuré. Une haute haie de houx attira mes regards, allant de la muraille est à la muraille nord, clôturant ainsi un lopin de terre triangulaire qui échappait à ma vue.

Quelle étrange appréhension me fit souhaiter de voir l'espace isolé de la sorte ? Cela me fut très difficile, car la haie était épaisse et chaque feuille de houx était une petite main griffue qui me lacérait la peau. Il n'y avait rien dans l'enclos, si ce n'est, huit croix dont la vétusté allait pour ainsi dire en gradation régulière, ainsi la première était pourrie et lavée par les pluies, la huitième semblait toute fraîche... C'étaient comme des tombes nouvelles...

Cette nuit-là, j'eus un sommeil hanté de cauchemars, j'eus l'impression d'un poids énorme m'écrasant la poitrine et dans ma torpeur, ma plaie me faisait atrocement souffrir.

*

Oh ! j'ai peur...

Quelque chose se passe ; comment ne l'ai-je pas remarqué auparavant !

Ni Ossip ni Velitcho ne boivent le chur ; ce matin ils ont oublié les trois tasses sur la table, seule la mienne contenait des restes de breuvage, la leur était nette !!!

Je dois dormir !

Ce soir, je veux rester éveillé, je veux voir ; j'ai bu le chur, je suis couché sur le lit de camp, je ne veux pas dormir, je ne veux pas, de toutes mes forces, de tout mon cerveau. Oh ! la terrible lutte contre ce sommeil de plomb et de fer !

Ossip et Velitcho me regardent. Ils croient que je dors. Je résisterai encore une minute, une seconde peut-être... Horreur ! le courlis a crié près de la fenêtre...

Oh ! quelque chose d'atroce, d'épouvantable s'est passé... là, contre la vitre, un visage d'enfer s'est collé... De terribles yeux vitreux, des yeux de cadavres, des cheveux d'un blanc de neige, hérissés comme des lances et une bouche immense, ricanant sur des dents noires, une bouche rouge, rouge comme du feu, ou comme du beau sang qui coule. Puis la roue de feu a tourné dans ma tête et le sommeil est venu, et les cauchemars...

*

Je bois le chur, je le bois tous les soirs, ils me gardent comme des tigres et je sens que toutes les nuits quelque chose d'atroce se passe.

Quoi ? Je ne sais, je ne peux plus penser, je ne peux que souffrir...

Quelle force mystérieuse m'a poussé de nouveau vers l'enclos des croix ?

Comme je m'apprêtais à partir, mes yeux se sont attachés à un bout de bois dépassant la terre à côté de la huitième croix. Machinalement, je l'ai tirée : c'était une planche portant quelques mots écrits difficilement.

L'inscription avait beaucoup souffert, mais j'ai pu lire quand même : « Ami, si tu ne sais pas fuir, ceci sera la place de ta tombe. Ils en ont tué sept, je serai le huitième, car je n'ai plus de forces, je ne sais ce qui se passe ici, c'est un horrible mystère. Fuyez. Pierre Brunen »

Pierre Brunen ! Je me rappelle, c'est le nom de mon prédécesseur, les huit croix indiquent les tombes des gardiens adjoints qui se sont succédé depuis huit années...

*

J'ai tâché de fuir, j'escaladais le mur nord à un endroit où j'avais découvert quelques aspérités.

Déjà les hallebardes du faite se rapprochaient de moi, lorsque soudain à deux pouces de ma main une pierre éclate, puis une autre, puis une autre. Au bas du mur, Velitcho froidement m'ajustait sa carabine, et ses yeux avaient l'éclair glacé du métal, celui dont on fond les cloches qui sonnent le glas des morts.

*



Je suis retourné à l'enclos des croix. À côté de celle de Brunen s'ouvre une fosse fraîchement creusée, c'est ma tombe prochaine.

Oh ! fuir ! souffrir la faim et le froid le long des routes hostiles, mais non mourir dans ce mystère et dans cette horreur.

Mais ils me gardent et leurs regards se rivent à mes pas comme des chaînes.

*

J'ai fait une découverte, c'est peut-être le salut.

Ossip verse dans le chur le contenu d'une fiole sombre : où peut-il la cacher ?...

*

J'ai trouvé la fiole !!!

J'en ai transvasé le contenu, un liquide incolore, d'une odeur douce...

J'agirai ce soir...

C'est fait, j'ai versé le narcotique dans leur thé...

Le verront-ils ? Mon cœur, mon pauvre cœur, comme il bat !

Ils boivent ! Ils boivent ! et j'ai du soleil dans l'âme...

Ossip s'est endormi le premier, Velitcho m'a regardé avec un étonnement immense, puis une lueur féroce a passé dans ses yeux et sa main a cherché son revolver, mais il n'a pu achever le geste. Il est tombé endormi sur la table.

J'ai pris les clefs d'Ossip mais comme j'ouvrais la lourde porte du cimetière, l'idée m'est venue que ma tâche n'était pas finie, qu'il y avait derrière moi une énigme à résoudre et huit morts à venger, que les gardiens vivants, je serais peut-être en butte à d'inférieures persécutions.

Je suis retourné, j'ai pris le revolver de Velitcho, j'ai appliqué le canon derrière l'oreille des gardiens, et là, à la même place où ma petite plaie me fait tant souffrir, j'ai tiré...

Ils n'ont pas bougé.

Seul Ossip a eu un grand frisson.

Et seul, en face des cadavres, j'attends le mystère de minuit.

Sur la table j'ai disposé les trois tasses, comme tous les soirs.

J'ai mis les casquettes des gardiens sur la plaie rouge de leur tête : vus de la fenêtre, on dirait qu'ils dorment.

L'attente commence, oh ! comme les aiguilles de l'horloge glissent lentement vers minuit, l'ancienne heure terrible du chur.

Le sang des morts tombe goutte à goutte sur le carrelage, à petit bruit doux, comme celui des feuilles s'égouttant après une ondée de printemps.

Et le courlis a crié...

Je me suis couché sur mon lit de camp et j'ai feint de dormir.

Et le courlis a crié plus près.

Quelque chose a froissé les vitres.

Silence...

La porte s'est ouverte très doucement.

Quelqu'un ou quelque chose est entré dans la chambre.

Quelle atroce odeur cadavéreuse !

Des pas glissent vers ma couche...

Et tout à coup, un poids formidable m'écrase.

Des dents aiguës mordent ma plaie douloureuse et d'atroces lèvres glacées sucent goulûment mon sang.

Avec un hurlement, je me redresse.

Et un hurlement plus hideux que le mien y répond.

Ah ! l'épouvantable vision et comme il me faut toute ma force pour ne pas défaillir.

À deux pas de ma figure, le visage de cauchemar apparu jadis à la fenêtre me fixe avec des yeux de flamme et, de la bouche, affreusement rouge, un filet de sang suinte, mon sang.

J'ai compris. La duchesse Opoltschenska, issue des pays mystérieux où l'on n'a pu nier l'existence des lémures et des vampires, a prolongé sa chienne de vie en buvant le sang jeune des huit malheureux gardiens !

Sa stupeur ne dura qu'une seconde. D'un bond elle fut sur moi. Ses mains griffues fouillaient mon cou.

Rapidement, mon revolver cracha ses dernières balles et avec un grand hoquet, qui éclaboussa les murs d'un sang noir, la vampire croula sur le sol...

– Et voilà, Monsieur le Juge d'Instruction, pourquoi à côté des cadavres de Velitcho et d'Ossip vous trouverez celui de la duchesse Opoltschenska, décédée il y a huit ans et inhumée au cimetière de Saint-Guitton.

Le gardien du cimetière est extrait
des *Contes du whisky* et autres textes.
Édition d'Arnaud Huftier.

**Cette plaquette est publiée et diffusée
dans le cadre de la Fureur de lire.
Elle est disponible sur demande :
fureurdelire@cfwb.be | www.fureurdelire.be**

Copyright : Héritier Jean Ray (2016)
et Alma, éditeur. Paris (2016)

Graphisme : Françoise Hekkers
Fédération Wallonie-Bruxelles

Éditrice responsable : Nadine Vanwelkenhuyzen
Service général des lettres et du livre
Fédération Wallonie-Bruxelles
Bd Léopold II, 44 - 1080 Bruxelles

D/2020/7382-5
ISBN 978-2-930758-57-2

Né et mort à Gand, Jean Ray (1887-1964) est le pseudonyme de Raymond De Kremer dont la biographie a été passablement romancée. Depuis quelques années s'est répandue la «légende» de Jean Ray selon laquelle l'auteur aurait été trafiquant d'alcool durant la prohibition aux États-Unis et aurait navigué à travers le monde en trempant dans de sombres affaires. Jean Ray, en réalité plutôt sédentaire, est l'auteur d'une œuvre considérable, dominée par le fantastique à l'état pur, qu'il publie sous divers pseudonymes, dont John Flanders. Ses principaux romans et recueils de nouvelles sont *Les contes du whisky*, *Le grand nocturne*, *La cité de l'indicible peur*, *Les derniers contes de Canterbury*, *Le carrousel des maléfices* et *Malpertuis*.



Du même auteur :

Les contes du whisky, Jean Ray, contes et nouvelles, Bruxelles, Espace Nord, 2019 (première éd. 1925).

Le grand nocturne/Les cercles de l'épouvante, contes et nouvelles, Bruxelles, Espace Nord, 2019, (première édition 1942).

Le carrousel des maléfices, nouvelles, Bruxelles, Espace Nord, 2020 (première éd. 1964).

Malpertuis, roman, Bruxelles, Espace Nord, 2020, (première éd. 1943).

